

MELK : Allocution de clôture de la cérémonie internationale lundi 9 Mai 2005

par le Général (cr) Pierre SAINT MACARY

Quatre remarques préalables : 1- la très profonde émotion de me, de nous retrouver dans les « garages » où nous avons passé les toutes premières heures de la folie de Melk. 2- le remerciement du fond du cœur, au Colonel commandant le régiment, de nous avoir autorisés à pénétrer dans la caserne pour un « tour d'horizon » précieux pour les familles. 3- la satisfaction de voir les jeunes générations participer activement à cette cérémonie, comme cela s'est fait ici depuis de longues années à l'initiative de la municipalité. 4- la joie d'y avoir entendu toutes les langues d'Europe, non plus dans la cacophonie du camp mais la paix et la liberté.

MELK 1945 2005

Il y a soixante ans, nous avons passé presque une année dans cette caserne, année courte selon le calendrier, année très longue pour ce que nous y avons vécu. Nous nous y retrouvons aujourd'hui et les souvenirs reviennent. *Permettez-moi de les évoquer : les lieux, les hommes, la vie ou plutôt les vies des uns et des autres.*

Les lieux, d'abord. Ils ont bien changé. Pour retrouver le cadre de nos souvenirs, imaginez un instant que tout le sud de la ville ait disparu : pas de cités au creux du vallon le long de cette caserne et, au-delà, pas d'usines ou d'ateliers, pas de lotissements ou d'immeubles, pas d'autoroute dans le lointain. Tout de suite la campagne, ouverte, verdoyante ou enneigée, des pâturages, des champs et des vergers. Au nord, au contraire, de la caserne au Danube, rien n'a changé. Au plus loin le fleuve de couleur incertaine et, sur son promontoire, imposante, massive, majestueuse dans sa magnifique architecture : l'abbaye et son collège. Entre les deux blocs, la caserne et l'abbaye : la petite ville allongée dans la vallée, pittoresque sans excès dans l'enchevêtrement de ses rues et de ses places, telle qu'elle est depuis des lustres.

Les hommes, maintenant. Les moines, on peut le penser, suivent la règle que Saint Benoît leur a fixée quinze cents ans auparavant. En ville, les hommes et les femmes, au fil des jours, absorbés par les tâches quotidiennes des métiers et des ménages, sont las de la guerre qui dure et silencieux dans la crainte des policiers nazis. A la caserne, dans l'enceinte des barbelés électrifiés, des projecteurs et des miradors armés de mitrailleuses, cinq SS Totenkopf et cinq cents soldats de la Luftwaffe gardent les dix mille *Häftlinge de l'Arbeits kommando Melk*, les esclaves du *Projekt Quartz*. Comment les uns et les autres vivaient-ils ? A l'abbaye, dans un calme studieux et recueilli, dans le silence et la paix, En ville, tous attendent que la guerre finisse et essaient d'ignorer ce qui se passe dans la caserne. A la caserne, 10.000 déportés vivent, travaillent et meurent selon l'ordre SS. Transportés par centaines, chaque jour et chaque nuit, aux marges de la ville, vers le chantier

souterrain de Loosdorf-Roggendorf, avec tant d'autres travailleurs de toute l'Europe asservie, ils creusent des galeries, les bétonnent et les équipent de machines qui, heureusement, ne produiront jamais le moindre roulement à billes. Au prix de combien de cruautés, de souffrances et de morts ! Tout a été dit et écrit et avec exactitude et talent sur le « projet Quartz » par Bertrand Perz. Je n'y reviendrai pas mais je conseille à tous de le lire et d'en garder le souvenir. Je voudrais seulement mettre en exergue trois noms : celui d'un Autrichien et ceux d'un duo germano-français. Le premier est celui du docteur Zora, désigné pour être le médecin-chef de toute la place – SS, officiers, sous-officiers, simples soldats et *Häftlinge*.

Tant que le camp a duré, il a été le seul à agir en homme libre et respectueux de son serment de médecin. Il n'a jamais tutoyé un détenu. Et plus, au moment de la débâcle, il nous a tous sauvés de l'extermination. La municipalité de Melk s'est honorée en lui dédiant une plaque au centre de la ville. L'Allemand, Hermann Hofstädt était un avocat démocrate-chrétien depuis longtemps interné et nommé *Lagerschreiber* du kommando de Melk à sa création en mai 1944. Le Français, Antonin Pichon, de son vrai nom André Ulmann, était un résistant, ancien prisonnier de guerre évadé, adjoint du *Lagerschreiber* pour l'*Arbeitseinsatz*, il gérait la main d'oeuvre que les SS vendaient aux entreprises. A eux deux, de façon inséparable, ils ont fait de Melk un kommando pas comme les autres : les triangles rouges y ont pris le pouvoir, les appels ont été rendus moins meurtriers, l'encadrement des détenus a été « internationalisé », outre les Français, des Russes, des Italiens, des Grecs, des Juifs hongrois ont eu des places de grandes ou de modestes responsabilités permettant à tous d'atténuer, en partie, les effets du régime concentrationnaire. Toutes ces bonnes volontés rassemblées n'ont pu triompher de l'adversité, les sauvageries individuelles n'ont pu être toutes éliminées, les pertes sont restées très lourdes (plus de 50%) et se sont encore aggravées lors des évacuations. Mais, ici, quelques hommes libres ont fait de leur mieux pour faire reculer la barbarie nazie.

C'est leur mémoire que je vous demande d'honorer maintenant.

En silence.

Général (cr) Pierre Saint Macary Mauthausen, mle 63125 Kommando de MELK, mai 1944 - avril 1945